

Une aventure digne des plus grands exploits!

Roger Lajoie

Volume 12, Number 1, 2006

Pouvoir et société : la transmission des patrimoines au Saguenay–Lac-Saint-Jean

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11125ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (print)

1923-2101 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lajoie, R. (2006). Une aventure digne des plus grands exploits! *Histoire Québec*, 12(1), 16–21.

Une aventure digne des plus grands exploits!

par Roger Lajoie

Conseiller municipal de la Ville d'Alma (1991-2003)

Président de la Société d'histoire du Lac-Saint-Jean (1982-1991)

M. Roger Lajoie est retraité de la Commission scolaire du Lac-Saint-Jean où il a travaillé comme conseiller pédagogique en sciences humaines. Il a aussi été conseiller municipal de la Ville d'Alma (1991-2003).

On ne connaît ni son nom, ni son âge, ni sa profession. Finalement, on ne sait rien d'elle. Par contre, grâce à son journal publié en 1872¹, on sait ce qu'elle a fait lorsqu'elle a traversé en 14 jours en 1871, à cheval et à pied, le fameux parc des Laurentides. À travers un soi-disant chemin carrossable, alors qu'il s'agissait de véritables sentiers forestiers impropres à la ballade, jonchés de roches, de troncs d'arbres, de fondrières et de marécages. Elle s'appelait du nom de son mari, M^{me} Malcolm Davenport. Cependant, dans l'introduction de son journal, elle nous a révélé l'initiale de son prénom : N.

Par ailleurs, on sait qu'ils étaient tous deux âgés de 22 ans. Mais qu'est-ce qui pouvait motiver ainsi un couple, tout anglais qu'il soit, à entreprendre une pareille aventure qui relève du sport extrême? N'oublions pas, nous sommes en 1871, un an après le grand feu du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Voici son histoire... ou plutôt l'histoire de son aventure et de ses mésaventures...

Les chemins du Saguenay-Lac-Saint-Jean au XIX^e siècle

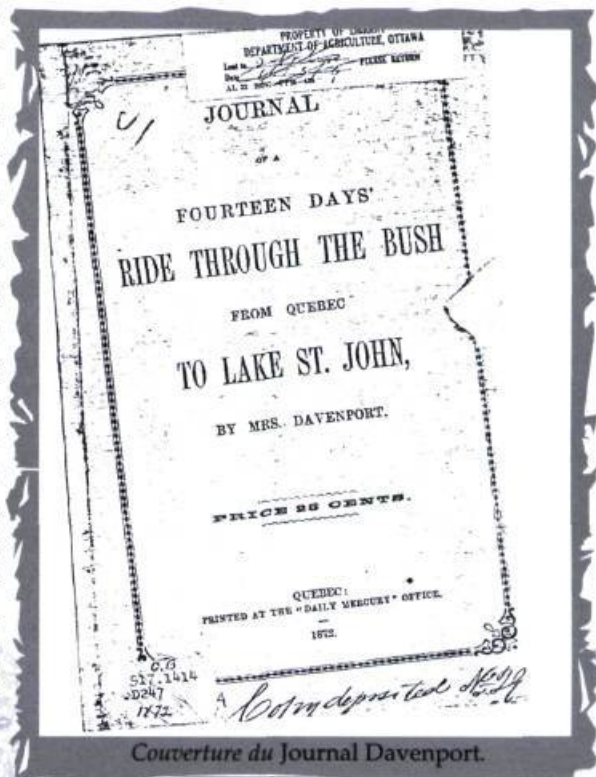
Il importe au préalable de rappeler le contexte historique

dans lequel les Davenport entreprirent ce voyage. La pénurie de terres disponibles dans la vallée du Saint-Laurent au début du XIX^e siècle et la pression démographique forcèrent le gouvernement à faire explorer le Saguenay et le Lac-Saint-Jean en 1828 et à publier un rapport de cette exploration l'année suivante. Les immenses richesses forestières et agricoles révélées soulevèrent immédiatement l'intérêt des investisseurs et ouvrirent la porte à de nouveaux établissements.

C'est ainsi qu'arrivèrent les premiers colons à La Baie au Saguenay en 1838 et à Hébertville au Lac-Saint-Jean en 1849. Rappelons que la région était habitée par les Autochtones depuis des millénaires. Souvenons-nous également que les premiers Blancs, depuis l'arrivée de Jean Dequen en 1647 au lac Piékouagami (lac Saint-Jean), avaient commencé à y pénétrer au compte-goutte, jusqu'à ce que soit levé en 1842 le droit exclusif que détenait sur le commerce des fourrures la Compagnie de la baie d'Hudson, avec inter-

diction pour toute autre entreprise ou tout autre individu d'exploiter quelque richesse que ce soit. La fin de ce bail donna libre cours à la volonté des uns de venir s'y établir et au désir irrésistible des autres d'entreprendre en touristes la traversée du parc.

L'ouverture de la région et l'exploitation de ses richesses nécessitèrent la construction de nouveaux chemins d'accès, en plus des cours d'eau déjà empruntés depuis toujours par les Autochtones. Ainsi, les gens de la Malbaie ouvrirent le chemin des Marais, les gens de Baie-Saint-Paul le chemin de



Couverture du Journal Davenport.

Saint-Urbain ou parc de la Galette, chacun devant conduire au Saguenay. Mais les Québécois et les Jeannois leur préférèrent de beaucoup la construction d'un chemin Québec-Lac-Saint-Jean à travers le parc des Laurentides. On y sauverait des dizaines de kilomètres. Plusieurs expéditions furent entreprises par des arpenteurs afin de trouver le meilleur passage possible entre la ville de Québec et Hébertville.

Bien qu'un sentier sommairement défriché reliât déjà les deux extrémités du parc, « la construction du *chemin de Québec* commence sérieusement en 1871 »². C'est précisément au mois d'août de cette année-là que les Davenport décident de traverser le parc des Laurentides de Québec au Lac-Saint-Jean.

Journal of a fourteen days' ride through the bush from Quebec to Lake St. John

Leur motivation a pris naissance dans un désir impérieux de « connaître les sensations que l'on éprouve à faire son chemin dans la brousse », écrit M^{me} Davenport dès le début de son récit. Leur désir s'est intensifié encore davantage quand ils ont appris qu'il « y avait vraiment un très bon chemin » qui traversait la réserve faunique des Laurentides de Québec au Lac-Saint-Jean, ce que confirmaient la rumeur des années 1860-1870 et particulièrement la publicité de 1871.

En effet, la publicité véhiculée à l'été 1871 est telle que certains lecteurs, dont principalement les anglophones, en viennent à croire que le chemin du Lac-Saint-Jean est carrossable à longueur d'année. « N'a-t-on pas laissé croire, écrit Marcel Leblanc, qu'on y acheminait le courrier durant l'hiver 1871? Pendant la campagne électorale des mois de juin et juillet 1871, les candidats du Parti conservateur ont tellement louangé les avantages et la beauté de ce *chemin panoramique* que la perspective de s'y rendre en touriste devient alléchante. »³ Les campagnes électorales se suivent et se ressemblent et... les candidats aussi.

On l'appelait même le *chemin du gouvernement* ou encore le *chemin de Québec* ou le *chemin du Lac-Saint-Jean*.⁴ C'était suffisant et même assez rassurant pour que des jeunes gens comme les Davenport, intrépides et avides d'aventures excitantes, se lancent à la conquête d'une forêt de conifères qui présentait presque autant d'obstacles, ils allaient le découvrir, qu'un alpiniste pouvait en rencontrer dans son ascension du mont Everest.

Préparatifs et départ

Nous sommes donc le mardi 22 août 1871. C'est le début pour le couple Davenport d'un beau petit voyage agréable de quelques jours à travers le parc *panoramique* des Laurentides, de Québec au Lac-Saint-Jean. À part la capitaine, M^{me} Davenport, l'équipage comprend

son mari Malcolm et trois autres membres, soit Johnson le cocher, Ryan le responsable des bagages et des provisions, et le guide amérindien Honoré. En cours de route, M^{me} Davenport réquisitionnera deux autres Amérindiens, Charles et Félix, pour se joindre à l'équipe. Faisaient partie de cette dernière les valeureux chevaux Katy, Jennie et Jerry, leurs fidèles sherpas qui ont énormément souffert, probablement beaucoup plus que ceux de Napoléon.

Peut-on seulement imaginer que leurs provisions se limitaient à des sandwiches et à de la farine, sans compter bien sûr le thé qui leur apportera davantage de réconfort que de protéines, particulièrement dans les moments extrêmement pénibles. Rappelons-nous que les Davenport sont des Britanniques et que, où qu'il soit, l'Anglais authentique sait respecter le *teatime*, comme le musulman fidèle qui prend le temps de se tourner vers Makka (nom arabe de La Mecque) lorsque vient le moment de la prière.

Madame comptait aussi sur la chasse et la pêche pour compléter les menus et sans doute sur leurs guides amérindiens pour les pratiquer. En femme prévoyante, elle « avait même apporté des aiguilles et du fil à coudre ». Elle n'a pas non plus oublié le compas. Mais, il s'avéra parfaitement inutile, puisque Honoré se révéla un bien meilleur guide d'orientation.

Sa vie intellectuelle n'était pas en reste, puisqu'elle a pris soin de glisser un livre de chevet dans ses bagages pour occuper ses temps libres. Elle prévoyait sans doute se ménager plusieurs bons moments bucoliques de lecture au bord d'un lac ou d'une rivière qui serpente notre magnifique forêt laurentienne, agrémentés par le bruissement des feuilles et le chant des oiseaux heureux de recevoir une si belle visite. Mais on ne connaîtra jamais le titre de son livre ni le genre, car elle n'en fait aucune mention.

Donc, M^{me} Davenport et les membres de son équipage étaient fin prêts à entreprendre ce qu'elle qualifie dans son journal de « voyage de plaisir ».

La misère commence

Après trois relativement belles journées de voyage, on les retrouve au bord de la rivière Jacques-Cartier tout près du grand lac du même nom. C'est à la fin de ce troisième jour que « our troubles commenced », note l'auteure. En effet, les douze jours à venir relèvent du sport extrême et ne furent qu'une suite ininterrompue d'obstacles et de mésaventures. À commencer par la voiture qui se casse et devient inutilisable. Pour les aider à transporter leurs bagages, les Davenport engagent deux nouveaux hommes, les Indiens Charles et Félix qui travaillaient dans les environs à la construction du nouveau chemin.

Au lieu d'un beau et même d'un très bon chemin, il n'y avait la plupart du temps que des sentiers souvent jonchés de grosses roches, de souches, de troncs d'arbres et de fondrières. Nos voyageurs devaient parfois traverser des marais dans lesquels s'enlisaient les chevaux. Ou encore, lorsqu'une rivière leur barrait la route, ils la longeaient jusqu'à un passage à gué, sinon ils devaient construire un ponceau de fortune.

Quant à la signalisation, il fallait suivre les marques imprimées sur les arbres! Mais pour s'orienter en cas de besoin, M^{me} Davenport comptait davantage sur son guide Honoré que sur son compas. Souvent, il fallait se frayer un chemin à travers les branches d'arbres qui allaient laisser quelques souvenirs sur leur visage. Des pluies torrentielles se déversaient parfois sur eux. Pendant la traversée du grand lac Jacques-Cartier, une chute de neige et de grésil s'abattit sur les aventuriers.

En guise de *postes d'information touristique*, ils devaient se contenter de glaner des informations auprès d'ouvriers affectés à la construction du « chemin du gouvernement ». La plupart du temps, ces travailleurs connaissaient peu de choses à propos de ce chemin ou bien ils donnaient des informations parfois erronées. Cependant, certains les rassuraient en leur faisant croire en toute bonne foi que le chemin était plus beau plus loin.⁵

Et que dire de ces moustiques, ces rois de nos forêts d'épinettes, qui les « rendaient fous » et qui bombardaient régulièrement leur chair déjà passablement meurtrie. La fatigue, la faim, le froid, la peur des ours, les blessures et les contusions multiples faisaient partie du menu quotidien.

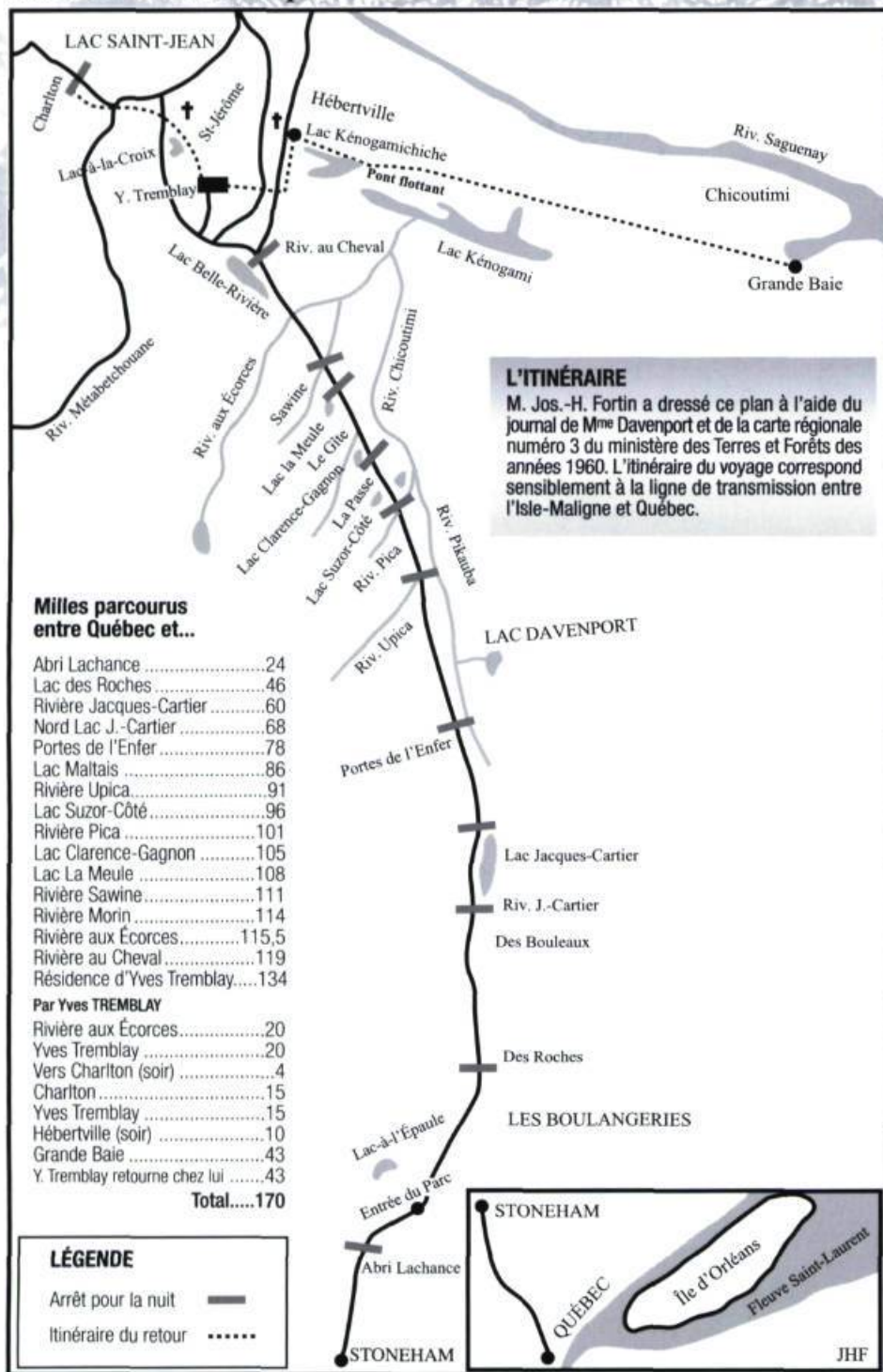
Quelques extraits du journal

Quelques extraits du journal de M^{me} Davenport illustrent les grandes misères physiques et morales que vécurent tous les membres de l'équipe. La traduction est du notaire Joseph-Henri Fortin.

Ils sont au quatrième jour. « Je tombais constamment dans des trous, ou m'enlissais dans les fondrières; les moustiques me piquaient sans merci et le soleil me brûlait. Je tentai de marcher dans la rivière (Jacques-Cartier), mais le courant était trop rapide et l'eau trop profonde [...]. Heureusement j'avais apporté un livre. Pendant la traversée, nous avons rencontré une forte chute de neige et de grésil [...] nous eûmes très froid... Johnson et Ryan riaient à l'idée qu'un tel sentier puisse se nommer chemin. Ils durent construire trois ponts... »

Les hallucinations ne les épargnent pas. « À un moment donné, Jerry (le cheval) était très excité et Johnson crut voir un chat sauvage assis sur son derrière. Après s'être approché pour voir, il constata que les pattes du cheval étaient emmê-

L'itinéraire des Davenport



Au onzième jour, M^{me} Davenport et les membres de son équipe sont tous affamés, épuisés, souffrants et angoissés. L'aigle qui plane au-dessus d'eux ce jour-là n'augure rien de rassurant quant à leur sort. Ils n'ont plus de farine, ni de balles de fusil, ni d'agrès de pêche. Les mouches ne leur font toujours pas de quartier, elles « sont en furie », griffonne-t-elle. Heureusement, il y a le thé! « Nous avons du thé en abondance, rapporte-t-elle, sans lequel nous n'aurions pas eu la force de marcher, car, après avoir bu une pleine tasse de thé, je me sentais ordinairement tout à fait restaurée », confie-t-elle.

Le douzième jour, elle écrit : « Il n'y eut pas de déjeuner sauf du thé, et la première partie de la route se fit dans « un borbier de désespoir » coutumier. Une ou deux fois, je tombai dans des trous profonds, nous pouvions alors nous rendre compte des horribles souffrances des chevaux, la terre étant labourée à la suite de leurs efforts pour se libérer de ces borbiers ».

Le lendemain, « l'Indien Charles fit un siège entre deux perches où l'on pouvait me porter à la relève avec deux hommes [...]. J'étais si faible par manque de nourriture et de repos que je ne pouvais plus rester debout », griffonne-t-elle dans son journal.

Chaque jour, M^{me} Davenport décrit avec force détails tous les sévices que la nature sauvage a fait subir aux membres de son équipage et aux chevaux pour lesquels elle voue une attention toute spéciale.

lées dans la chaîne utilisée pour l'attacher aux souches la nuit; ayant dépris les pattes de Jerry, il retourna à sa place et crut voir un ours, mais s'aperçut que ce n'était qu'une souche d'arbre » (septième jour).

M^{me} Davenport résume ainsi leur dixième journée : « Neuf jours dehors. Plus rien à manger. La marche sans fin se continue [...]. Ni eau, ni lit. Ni souper, ni sommeil. Coucher sur la terre sans couverture. Pluie torrentielle la nuit durant. »

Heureuse fin du voyage

Finalement, au bout de quatorze jours, c'est M. Yves Tremblay de Métabetchouan (Saint-Jérôme) qui va à la rescousse des voyageurs et les emmène chez lui. « Son épouse nous accueillit avec grande hospitalité, et après le luxe délicieux d'un bon bain chaud avec beaucoup d'eau, et après avoir enfilé des vêtements propres (heureusement, j'en avais apporté deux avec moi), nous primes le souper », écrit-elle.

Ils étaient le troisième groupe de voyageurs que M. Tremblay secourait, alors qu'épuisés ils tentaient d'atteindre le lac Saint-Jean par cette route, nous informe l'auteur du journal.

Pour le retour, les Davenport empruntèrent le chemin de Kénogami jusqu'à La Baie où ils s'embarquèrent pour Québec. Ils racontèrent leur voyage à leurs amis qui encouragèrent M^{me} Davenport à en publier le récit. Son journal nous révèle un grand talent d'écrivaine et de leader.

M^{me} Davenport, une personnalité hors du commun

Je ne peux terminer sans évoquer les qualités exceptionnelles de M^{me} Davenport. Elle écrit dans l'introduction de son journal : « Avant d'entreprendre ce voyage, j'ignorais entièrement que « LA ROUTE » avait été un sujet de discussion

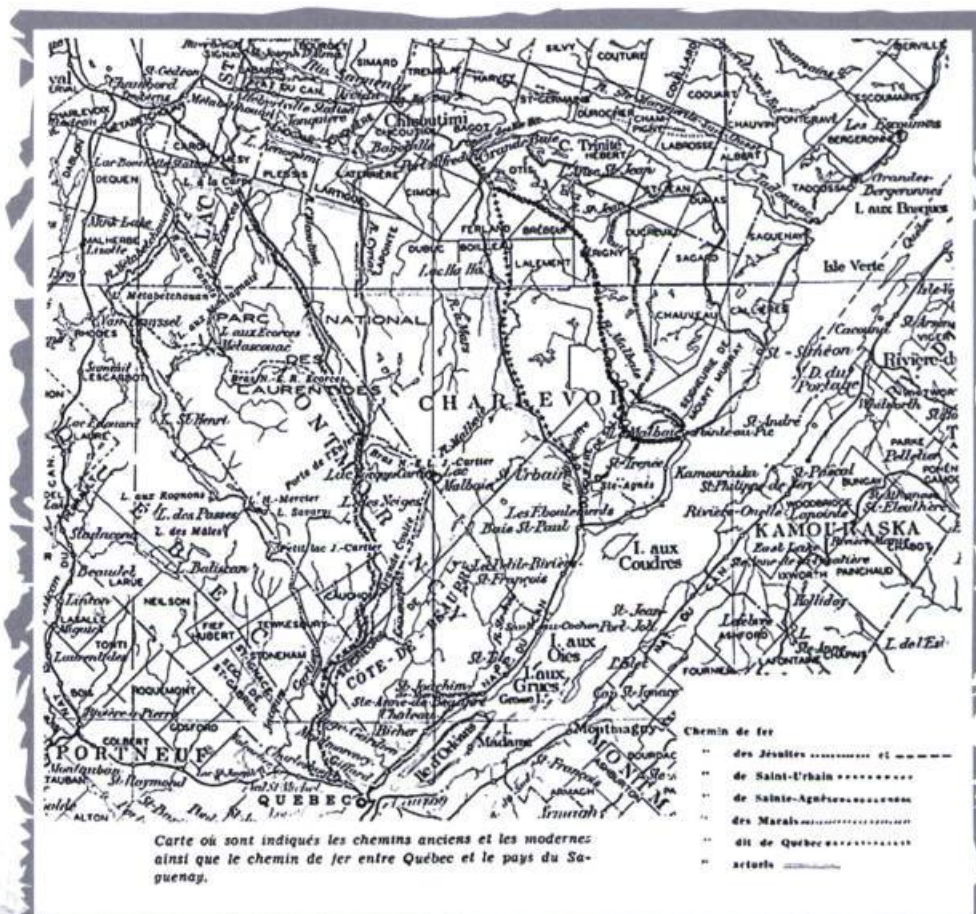
politique. [...] Avant le départ, j'étais sous l'impression erronée qu'il y avait vraiment un chemin et même un très bon chemin. Si j'avais pu me douter de la vérité, pas un seul instant, je n'aurais eu l'idée de traverser un tel territoire ».

Et malgré tout, même si elle a connu des moments de découragement, elle s'est toujours ressaisie. Elle a su soutenir et souvent remonter le moral de son monde. Elle était une leader-née.

Les Davenport jouissaient sans doute d'une bonne situation financière et semblaient vivre

une vie confortable à Québec. Passer en quelques jours du confort d'une maison en ville à une expérience de 14 jours en pleine forêt avec toutes les souffrances que M^{me} Davenport a endurées suppose une grande force de caractère, une grande résistance physique et une très grande capacité d'adaptation.

Son journal et le livre qu'elle apporta suffisent à eux seuls à nous révéler une femme de lettres d'un talent littéraire certain. Peut-être a-t-elle publié d'autres livres? Cela reste à découvrir.



Carte tirée de la revue Saguenayensia, vol. 12, #5, septembre-octobre 1970.

Notes

¹ M^{me} Davenport a publié le journal de son aventure en 1872 sous le titre : *Journal of a fourteen days' ride through the bush from Quebec to lake St. John*. Les extraits viennent de la traduction française du notaire Joseph-Henri Fortin, de Lac-à-la-Croix. M. Fortin a analysé son journal avec beaucoup d'attention et de perspicacité. Il a notamment tracé l'itinéraire de son voyage, en identifiant plusieurs points de repère géographiques qui nous permettent de suivre avec assez de précision l'expédition Davenport. Voir l'itinéraire ci-joint.

² LEBLANC, Marcel. « Les chemins du Saguenay-Lac-Saint-Jean : chronologie des étapes de construction », *Saguenayensia*, avril-juin 2000, p. 16.

³ LEBLANC, Marcel. « Misère et aventure sur le chemin de Québec », *Saguenayensia*, juillet-décembre 1995, p. 42-43.

⁴ Appelé « chemin du gouvernement », ce sentier qui reliait la ville de Québec au Lac-Saint-Jean n'était autre qu'un chemin d'hiver. C'est donc pour cette raison qu'il traversait les terrains les moins montagneux, sans se préoccuper des marais, ni des lacs ni des rivières qui étaient gelés en hiver. Et, en été, des hommes engagés par le gouvernement effectuaient les réparations et les corrections nécessaires.

⁵ « Une quantité d'hommes travaillaient à la route [...]. Nous leur avons alors demandé si le chemin était le même partout. Ils ne semblaient pas en savoir quoi que ce soit, mais nous affirmèrent que des voitures passaient continuellement allant à l'abri de la rivière Jacques-Cartier. » *Toujours au troisième jour, d'autres travailleurs en bons guides touristiques de bonne volonté, à la demande des Davenport, « leur dirent que pour 18 milles le chemin n'était à vrai dire qu'un sentier indiqué par des marques sur les arbres, mais que, si nous pouvions y faire passer nos chevaux, nous rencontrerions par la suite un bon chemin [...]. »*

⁶ Le lac Davenport, en plus du journal, rappelle à notre mémoire cette expédition. Il est situé à environ 200

mètres de l'intersection des routes 169 et 175 en direction de Québec. Il mesure 1,4 km et se déverse par un ruisseau dans la rivière Pikauba, un peu plus à l'ouest. Un chemin y donne accès et on peut y pêcher la truite mouchetée. Cf. Commission de toponymie du Québec. *Noms et lieux du Québec. Dictionnaire illustré*. Les publications du Québec, 1994, p. 163. Il y eut dans les années 1860 plusieurs expéditions, notamment des expéditions d'arpentage, commandées par les instances gouvernementales. On peut lire le compte-rendu de l'une d'elles, l'expédition de trois professionnels, l'agronome J.-X. Perrault et les deux arpenteurs John Neilson et A.-Alfred Hamel, qui mirent plus de trois semaines à franchir le parc, de Québec au Lac. Ils faillirent y laisser leur vie. À leur grande surprise, ils « réalisent que les leaders d'opinion de la région du Saguenay sont unanimement contre la construction d'un chemin entre Québec et le Lac-Saint-Jean. Ce qu'ils préconisent, c'est une artère entre Pointe-Bleue et Chicoutimi et, ensuite, l'amélioration du chemin de Saint-Urbain ». Comme dans Charlevoix, chacun privilégiait un tracé en fonction de ses intérêts, ce qui soulevait bien entendu beaucoup de controverse.

Bibliographie

LEBLANC, Marcel. « De Québec au Lac-Saint-Jean en 1863 : Péripéties et difficultés d'une expédition d'arpentage », *Saguenayensia*, avril-juin 1995, p. 20.



Louis Béland, CA

Bureau 610
3333, boulevard Côte-Vertu
Saint-Laurent, Montréal
(Québec) H4R 2N1

Téléphone : (514) 332-4482
Télécopieur : (514) 333-7890
Courriel : belbel@qc.aira.com